

# Jalousie

Isabelle Armitage

"Non, madame, le docteur n'est pas encore arrivé. Si vous voulez bien me donner votre numéro, je lui demanderai de vous rappeler dès qu'il sera là".

Sophie raccrocha. Elle n'avait pas encore retiré ses gants. La pendule électrique sur le bureau marquait neuf heures, une minute. Elle pendit son manteau de tweed avec soin et vérifia l'aplomb de son impeccable tailleur rouge. Pour travailler elle préférait les vêtements de sport et les souliers à talons bottier, le contraste n'en était que plus grand avec les fourreaux noirs et les souliers fins qu'elle portait pour s'habiller le soir, ou plutôt qu'elle aurait portés si elle était sortie davantage. Elle était élancée, son visage allongé faisait penser à un Modigliani, mais ses yeux gris reflétaient souvent la tristesse sous la frange noire.

Elle n'avait pas le temps de rêvasser. Il y avait des choses à faire. Bien que le ménage ait été fait la veille au soir, la pièce manquait de sérénité : elle lui rendit le calme, étalant les revues sur les tables basses, arrosant les plantes, redressant les coussins du sofa. Le docteur Lantois était bricoleur et il avait installé un système de bandes magnétiques avec des hauts parleurs soigneusement placés. Il suffisait d'appuyer sur un bouton pour que la musique se répande de toutes parts. De la musique pour ruminant, pensa-t-elle, se rappelant son arrivée à New York sous l'oeil rond d'Elsie, la vache satisfaite et fleurie des crémeries Bordens.

Son bureau était de l'autre côté d'une demi-cloison qui séparait la pièce en deux. Elle prit connaissance du livre de rendez-vous et elle sortait les dossiers des malades quand Mireille fit irruption dans la pièce. "Je suis en retard, je n'arrivais pas à sortir du lit ce matin". "Ça n'a pas d'importance, le docteur n'est

pas encore arrivé".

Mireille bâilla, elle jeta son manteau sur un cintre et ajusta son voile court sur sa coiffure blonde au négligé savant. Son uniforme était seyant et elle arrivait à être élégante malgré les épais bas blancs et les gros souliers.

Sophie aurait voulu être son amie, mais Mireille était comme le vif argent, comme l'eau sur les plumes du canard, on ne pouvait pas la saisir, la pénétrer. Depuis que Raphaël avait engagé l'infirmière, Sophie se sentait menacée. La paix qu'elle avait connue dans son travail avait disparu.

Le Docteur Raphaël Lantois. Quel nom! (Elle l'appelait "Bébé" quand elle pensait à lui, mais ça n'était pas mieux). Elle avait été sa cliente. Quand elle l'avait consulté pour la première fois, elle souffrait de migraines, de nausées, d'évanouissements. Il n'avait pas fallu longtemps au médecin pour découvrir qu'elle était plus atteinte moralement que physiquement. Il lui avait montré de l'attention et de la gentillesse et l'avait aidée à accepter son veuvage et la responsabilité de l'éducation de ses enfants. Il lui fallait travailler et il avait besoin d'une bonne secrétaire.

Le téléphone sonna. "Oui, docteur, combien de temps pensez-vous rester dans la salle d'opération? Voulez-vous que j'appelle Mme Lanson, ou préférez-vous le faire vous-même?" Il sera en retard d'au moins deux heures, se dit-elle en raccrochant, encore une journée interminable.

Mireille était dans le fond de l'appartement, stérilisant les seringues, les gants, vérifiant le contenu des armoires à pharmacie. Quelques malades n'avaient besoin que de piqûres, elle pouvait s'en charger. Le salon d'attente se remplissait.

Le docteur Lantois essayait de se tenir à son horaire mais les urgences étaient inévitables. Son premier amour était la médecine. Néanmoins il avait senti le besoin d'une famille et lorsqu'il avait commencé à voir clair dans ses études et dans son avenir, il s'était accordé le temps de sortir, de rencontrer des jeunes filles. Il s'était marié et se trouvait très

heureux. Malheureusement sa femme avait contracté la poliomyélite après la naissance de leur premier enfant. Elle était invalide à jamais. Elle arrivait à faire marcher la maison assise dans son fauteuil roulant, avec l'aide d'une domestique. Mais son humeur s'était aigrie, elle faisait des scènes à tout bout de champ.

Sophie savait tout cela, et elle respectait le médecin pour la manière dont il se comportait. Il n'était pas question qu'il quitte sa femme. Sophie s'était éprise de Raphaël et elle se croyait prête à ne recevoir que ce qui lui restait à donner. Elle avait accepté son aide, pris son avis sur tout et avait agi en conséquence. Il n'avait jamais fait pression sur elle, elle était venue à lui, librement, et s'était confiée à ses soins. Il avait pu voir les qualités de cette jeune femme que les événements avaient abattue. L'attirance qu'il ressentait pour elle lui donnait le désir de l'aider à réaliser son potentiel. Bien sûr il était marié, mais il n'avait jamais vraiment aimé avant de rencontrer Sophie. C'était un homme profondément juste et bon; cependant, il était capable d'envisager la vie avec légèreté, il avait bien trop le sens de l'humour pour se prendre au sérieux et Sophie savait rire. Mais elle semblait faire des montagnes de tout depuis quelques temps et leurs rapports étaient tendus.

Quand le docteur Lantois arriva à onze heures, il y avait dix malades dans le salon. Il dit à peine bonjour à ses deux assistantes. Malgré elle Sophie avait le cafard, non ce n'était pas possible, elle ne pouvait pas être jalouse de Mireille. Et pourtant la blonde avait la meilleure part. Elle était auprès de Raphaël toute la journée. Sophie s'efforça d'analyser ses sentiments. Quand avait-elle commencé d'être déprimée? Elle se rappela que lorsque Mireille était arrivée, elle avait laissé son sac ouvert un instant, sur le bureau. Y avait-elle vraiment vu un paquet de Philip Morris? Des Philip Morris, les cigarettes qu'elle-même fumait parce que c'était la marque de Raphaël. Non, elle avait la tête à l'envers.

"Madame Morand!" Sophie émergea de sa délectation

morose. "Oui, docteur". "Commandez-moi un sandwich s'il vous plaît, je meurs de faim."

Il vint d'autres malades et il était plus de sept heures quand la dernière cliente passa le seuil de la porte. "Est-ce que votre voiture est réparée?" demanda Raphaël à Mireille. "Non, elle ne sera prête que demain." "Alors, laissez-moi vous accompagner." "Bonsoir" dirent-ils ensemble à Sophie. "B'soir", elle s'étouffa sur le mot.

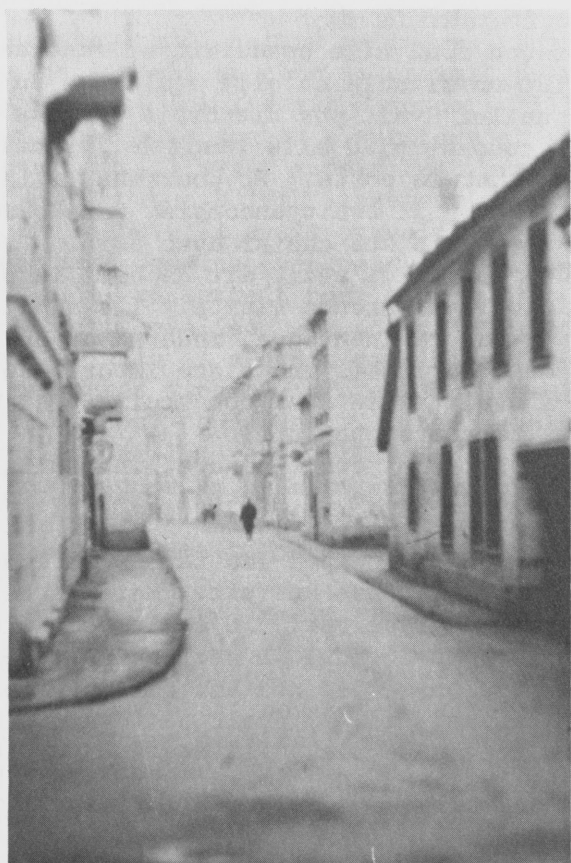
De la façon dont elle conduisit en rentrant chez elle, ce fut un miracle qu'elle n'ait pas eu d'accident. Il ne lui avait pas dit trois mots de la journée. D'un coup de pied elle lança le journal dans la pièce en ouvrant la porte. Et pourtant, elle aimait son appartement. Il était encombré, mais chaque objet, chaque meuble avait été choisi avec soin. "Vous avez beaucoup de goût," lui avait dit Raphaël la première fois qu'il lui avait rendu visite. Ils aimaient tout deux ce qui était authentique, moderne ou ancien, mais vrai. La musique tenait une place importante dans leur vie et il l'avait aidée à se construire une chaîne de haute fidélité stéréophonique.

Mais ce soir, tout était sombre, inhospitalier, presque menaçant. Elle se sentait craquer, elle connaissait bien les symptômes.

N'avait-elle pas accepté les termes du contrat? "Je t'aime Sophie, c'est un fait. Mais je ne suis pas libre. As-tu des réserves?", C'était peu de temps après qu'elle soit devenue sa secrétaire. Ses enfants étaient en pension et ils avaient fait une longue promenade en voiture. Il n'y avait pas d'endroit où on pouvait les voir ensemble. Ils étaient trop connus dans la petite ville. Oui, elle avait senti qu'il l'aimait depuis longtemps, mais sa déclaration lui faisait peur. Il lui aurait fallu être forte, se suffire à elle-même et elle fondait, s'abandonnait. Elle avait une si profonde admiration pour lui qu'elle était effrayée. "Je t'aime aussi", avait-elle répondu.

Il avait continué "Je veux que tu me fasses confiance, je m'occuperai de toi. Ne me demande pas comment. Fais-moi confiance, c'est tout".

Elle n'avait posé aucune question. Elle savait



que ce ne serait pas facile. Elle lui avait donné la clef de son appartemnt. Il venait quand il pouvait et il ne savait jamais quand il serait appelé à l'extérieur, quand il pourrait légitimement s'en aller de chez lui.

Et maintenant ses visites étaient la seule chose importante de sa vie. Elle l'attendait, jour après jour. Elle s'était fermée à toute autre occupation. Il lui suffisait de vivre dans son ombre, en symbiose, en quelque sorte. Elle connaissait chacun de ses mouvements, elle devenait possessive. Ce n'était pas ce qu'il voulait. Sans aucun doute, il lui avait fait entendre qu'elle devrait être une autre Pénélope. "Si une femme aime un homme, elle l'attend, non?" lui avait-il dit un jour. Mais il ne concevait pas que l'attente fut synonyme d'impatience ou de frustration. Pour lui tout était simple, il avait trop à faire, il lui donnait ce qui lui restait de temps. Une ou deux fois elle avait essayé de lui expliquer son côté de la question. Il ne voulait pas discuter. "Tu parles trop". Il l'avait embrassée pour la faire taire.

Ses visites s'étaient espacées. Elle craignait de l'avoir perdu d'une façon ou d'une autre, elle avait tellement l'habitude de l'échec. Et aujourd'hui elle s'était rendue compte de l'étendue de sa jalousie. L'indifférence apparente de Raphaël était frustrante, pour elle la solitude était devenue intolérable. Elle n'avait plus goût à la vie. Elle essaya d'écouter des disques, chacun lui faisait penser à l'absent et elle ne pouvait pas le supporter. Elle se sentait devenir incohérente. Elle alluma la télévision, mais c'était inutile, elle l'éteignit.

Si seulement elle avait son chat, elle se sentirait responsable de quelqu'un, de quelque chose. Mais Raphaël n'aimait pas les chats. Quant à ses enfants, ils n'avaient pas besoin d'elle. Personne n'avait besoin d'elle. Elle se figurait Raphaël et Mireille ensemble. Son imagination était vraiment la "folle du logis", l'indignation lui monta à la gorge.

Elle avait à peine mangé de la journée et elle pénétra dans la cuisine pour se faire un sandwich. Elle le regarda avec dégoût et le jeta dans l'évier.

Elle sortit de la cuisine pour échapper au bruit assourdissant du broyeur. Si le téléphone sonnait elle voulait l'entendre. Elle retourna à la cuisine pour arrêter l'appareil et remit en place quelques objets.

Mais le téléphone ne sonna pas. Il y avait trois semaines qu'il n'avait pas retenti. En fait elle n'avait vu Raphaël qu'une fois depuis qu'il avait engagé Mireille.

Elle ferait mieux de se déshabiller, Il n'allait pas venir. Elle alla dans sa chambre, plia le dessus du lit et le posa sur le fauteuil, elle alluma la lampe de chevet. Elle se fit couler un bain. Si elle prenait une douche elle risquait de ne pas entendre le téléphone. Elle se concentrait sur chacune de ses actions pour éviter d'y penser, mais l'obsession était là. Tout lui rappelait Raphaël. Elle s'assit pour fumer une cigarette, trop nerveuse pour même feuilleter une revue. Elle jouait avec le magnifique briquet en argent massif qu'il lui avait donné. Elle lui était précieuse alors. Que s'était-il passé? Il fallait que ce fût Mireille. La souffrance devenait trop forte. Comment pouvait-il être le surhomme qu'elle s'imaginait dans ses rêves, l'amant parfait, et la traiter ainsi? Elle ne croyait pas à ses excuses: sa femme, son manque de temps, sa fatigue. S'il l'aimait il trouverait moyen de la voir, de communiquer avec elle. Mais le pire c'est que cette usurpatrice lui ferait du mal, sans aucun doute. Sophie pouvait encore accepter d'être la cinquième roue du carrosse quand il s'agissait d'une femme légitime, mais elle ne pouvait tolérer que Raphaël donnât à une autre ce qu'il refusait de lui donner à elle. Pourtant elle n'avait aucune preuve. Tout se passait dans sa tête. Non, elle avait sûrement raison. C'était fini, son rêve d'amour, de beauté éthérée, elle était peut-être Iseut, mais il n'était certes pas Tristan. Sa colère monta. Et quand elle était en colère elle était encore plus méticuleuse que d'habitude, frottant, polissant, rangeant. Elle prit son bain et quand elle eut fini cette toilette soignée, sa colère était tombée. De nouveau elle espérait, angoissée. L'obsession était revenue. Elle se brossa les dents, quand elle

arrêta l'eau, le téléphone sonnait. Dans sa précipitation elle se foula un doigt de pied sur un fauteuil.

"Julie est-elle là" demandait une voix de femme. "Julie? Vous devez avoir un faux numéro". Elle racrocha complètement défaite. Au cours du bref moment où elle avait entendu la sonnerie et où elle avait décroché, elle avait accumulé tant d'espoir qu'elle ne pouvait pas le supporter. Elle se mit à sangloter.

Dormir. Il faut que je dorme. Elle remplit un verre d'eau tiédasse au robinet et chercha un somnifère. Elle était pleine de mépris pour elle-même. Pourquoi était-elle au monde? Elle était un zéro pointé, moins que rien, elle n'accomplirait jamais quoi que ce soit. Bien sûr elle était capable de faire des tas de choses, elle savait chanter, elle était bonne secrétaire, elle avait beaucoup de goût pour la décoration, pour la mode. Et puis, après? Quelle différence cela faisait-il si Raphaël ne voulait pas d'elle. Elle ferait tout aussi bien de prendre toute la bouteille de somnifères, elle ne ferait défaut à personne.

Il lui sembla entendre le bruit de la clef dans la porte et elle sortit de la salle de bains. "Que se passe-t-il?" dit Raphaël regardant ses joues maculées de larmes. Elle s'accrocha à lui comme une noyée. "J'étais jalouse", sanglota-t-elle. Il la tint à bout de bras et la regarda. "Tu mérites une bonne fessée". Elle se remit à pleurer et elle se détendit, la tête enfouie dans son épaule. Il l'amena jusqu'au divan, écarta les cheveux de son visage et lui tendit son mouchoir. Quand elle eut repris ses esprits, il lui dit: "Ecoute, je t'aime. Tu me fais confiance ou tu ne me fais pas confiance. Mais ne me fais pas de mal." "Je te demande pardon. Tu me manques tellement que je deviens déraisonnable". Il ne voulait pas continuer à parler. Elle était trop introspective. Il lui fallait apprendre à être simple, confiante comme un enfant. "Je parie que tu n'as rien mangé ce soir", lui dit-il. "Tu as gagné". "Y a-t-il quelque chose dans la maison?" "J'ai des escargots", dit-elle souriant enfin. "Parfait, c'est juste ce que le docteur a recommandé".

A l'entracte dans l'entrée du cinéma local, Mireille allumait une Viceroy.